

Enfin, pour retrancher ce que plus à loisir
Vous aurez le moyen de vous faire éclaircir
Par la confession de votre Egyptienne,
Trufaldin maintenant vous reconnait pour sienne;
Andrès est votre frère; et, comme de sa sœur
Il ne peut plus songer à se voir possesseur,
Une obligation qu'il prétend reconnaître
A fait qu'il vous obtient pour épouse à mon maître,
Dont le père, témoin de tout l'événement,
Donne à cet hyménée un plein consentement,
Et, pour mettre une joie entière en sa famille,
Pour le nouvel Horace a proposé sa fille.
Voyez que d'incidents à la fois enfantés!

CÉLIE. Je demeure immobile à tant de nouveautés.
MASCARILLE. Tous viennent sur mes pas, hors les deux championnes,
Qui du combat encor remettent leurs personnes.
Leandre est de la troupe, et votre père aussi.
Moi, je vais avertir mon maître de ceci,
Et que, lorsqu'à ses vœux on croit le plus d'obstacle,
Le ciel en sa faveur produit comme un miracle.
(Mascarille sort.)
HIPPOLYTE. Un tel ravissement rend mes esprits confus,
Que pour mon propre sort je n'en saurais pas plus...
Mais les voici venir.

SCÈNE XV.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CÉLIE, HIPPOLYTE, LÉANDRE,
ANDRÉS.

TRUFALDIN. Ah! ma fille!
CÉLIE. Ah! mon père!
TRUFALDIN. Sais-tu déjà comment le ciel nous est prospère?
CÉLIE. J'en viens d'entendre ici le succès merveilleux.
HIPPOLYTE (à Léandre). En vain vous parleriez pour excuser vos feux,
Si j'ai devant les yeux ce que vous pouvez dire.
LÉANDRE. Un généreux pardon est ce que je désire:
Mais j'atteste les cieux qu'en ce retour soudain
Mon père fait bien moins que mon propre dessein.
ANDRÉS (à Célie). Qui l'aurait jamais cru que cette ardeur si pure
Pût être condamnée un jour par la nature!
Toutefois tant d'honneur la suit toujours régir,
Qu'en y changeant fort peu je puis la retenir.

FIN DE L'ÉTOURDI.

CÉLIE. Pour moi, je me blâmais et croyais faire faute
Quand je n'avais pour vous qu'une estime très-haute:
Je ne pouvais savoir quel obstacle puissant
M'arrêta sur un pas si doux et si glissant,
Et détournait mon cœur de l'aveu d'une flamme
Que mes sens s'efforçaient d'introduire en mon âme.
TRUFALDIN (à Célie). Mais, en te reconvrant, que diras-tu de moi,
Si je songe aussitôt à me priver de toi,
Et l'engage à son fils sous les lois d'hyménée?
CÉLIE. Que de vous maintenant dépend ma destinée.

SCÈNE XVI.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CÉLIE, HIPPOLYTE, LÉLIE,
LEANDRE, ANDRÉS, MASCARILLE.

MASCARILLE (à Lélie). Voyons si votre diable aura bien le pouvoir
De détruire à ce coup un si solide espoir,
Et si contre l'excès du bien qui nous arrive
Vous armerez encor votre imaginative.
Par un coup imprévu des destins les plus doux,
Vos vœux sont couronnés, et Célie est à vous.
LÉLIE. Croirai-je que du ciel la puissance absolue?...
TRUFALDIN. Oui, mon gendre, il est vrai.

PANDOLFE. La chose est résolue.
ANDRÉS (à Lélie). Je m'acquiesce par là de ce que je vous dois.
LÉLIE (à Mascarille). Il faut que je t'embrasse et mille et mille fois.
Dans cette joie...

MASCARILLE. Aie! aie! doucement, je vous prie.
Il m'a presque étouffé. Je crains fort pour Célie,
Si vous la caressez avec tant de transport.
De vos embrassements on se passerait fort.

TRUFALDIN (à Lélie). Vous savez le bonheur que le ciel me renvoie.
Mais, puisqu'un même jour nous met tous dans la joie,
Ne nous séparons point qu'il ne soit terminé;
Et que son père aussi nous soit vite amené.

MASCARILLE. Vous voilà tous pourvus. N'est-il point quelque fille
Qui pût accommoder le pauvre Mascarille?
À voir chacun se joindre à sa chacune ici,
J'ai des dérangeaisons de mariage aussi.

ANSELME. J'ai ton fait.
MASCARILLE. Allons donc; et que les cieux prospères
Nous donnent des enfants dont nous soyons les pères.

L'AMOUR MÉDECIN

COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES. — 1665.

AU LECTEUR.

Ce n'est ici qu'un simple crayon, un petit impromptu dont le roi a voulu se faire un divertissement. Il est le plus précipité de tous ceux que Sa Majesté m'a commandés; et, lorsque je dirai qu'il a été proposé, fait, appris et représenté en cinq jours, je ne dirai que ce qui est vrai. Il n'est pas nécessaire de vous avertir qu'il y a beaucoup de choses qui dépendent de l'action. On sait bien que les comédies ne sont faites que pour être jouées, et je ne conseille de lire celle-ci qu'aux personnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le jeu du théâtre. Ce que je vous dirai, c'est qu'il serait à souhaiter que ces sortes d'ouvrages pussent toujours se montrer à vous avec les ornements qui les accompagnent chez le roi: vous les verriez dans un état beaucoup plus supportable; et les airs et les symphonies de l'incomparable M. Lulli, mêlés à la beauté des voix et à l'adresse des danseurs, leur donnent sans doute des grâces dont ils ont toutes les peines du monde à se passer.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LA COMÉDIE.
LA MUSIQUE.
LE BALLET.

UN NOTAIRE.
CHAMPAGNE, valet de Sganarelle.

PERSONNAGES DU BALLET.

PREMIÈRE ENTRÉE.

CHAMPAGNE, valet de Sganarelle,
dansant.
QUATRE MÉDECINS, dansants.

DEUXIÈME ENTRÉE.

UN OPÉRATEUR, dansant.
TRIVELINS et SCARAMOUCHES,
dansants, de la suite de l'opérateur.

TROISIÈME ENTRÉE.

LA COMÉDIE.
LA MUSIQUE.
LE BALLET.
JEUX, RIS, PLAISIRS, dansants.

La scène est à Paris.

PROLOGUE.

LA COMÉDIE, LA MUSIQUE, LE BALLET.

Quittons, quittons notre vaine querelle:
Ne nous disputons point nos talents tour à tour,
Et d'une gloire plus belle

Piquons-nous en ce jour.

Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

LA MUSIQUE.

De ses travaux, plus grands qu'on ne peut croire,
Il se vient quelquefois délasser parmi nous.

LE BALLET.

Est-il de plus grande gloire?
Est-il bonheur plus doux?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARELLE, AMINTE, LUCRÈCE, M. GUILLAUME, M. JOSSE.

SGANARELLE. Ah! l'étrange chose que la vie! et que je puis bien dire, avec ce grand philosophe de l'antiquité, que qui terre a, guerre a, et qu'un malheur ne vient jamais sans l'autre! Je n'avais qu'une seule femme, qui est morte.

M. GUILLAUME. Et combien donc en voulez-vous avoir?

SGANARELLE. Elle est morte, monsieur mon ami. Cette perte m'est très-sensible, et je ne puis m'en ressouvenir sans pleurer. Je n'étais pas fort satisfait de sa conduite, et nous avions le plus souvent dispute ensemble: mais enfin la mort rajuste toutes choses. Elle est morte; je la pleure. Si elle était en vie, nous nous querellerions de tous les enfants que le ciel m'avait donnés, il ne m'a laissé qu'une fille, et cette fille est toute ma peine. Car enfin je la vois dans une mélancolie la plus sombre du monde, dans une tristesse épouvantable, dont il n'y a pas moyen de la retirer, et dont je ne saurais même apprendre la cause. Pour moi, j'en pe ds l'esprit, et j'aurais besoin d'un bon conseil sur cette matière. (A Lucrèce.) Vous êtes ma nièce; (A Aminte.) vous, ma voisine; (A M. Guillaume et à M. Josse.) et vous, mes compères et mes amis; je vous prie de me conseiller tout ce que je dois faire.

M. JOSSE. Pour moi, je tiens que la braverie et l'ajustement est la chose qui réjouit le plus les filles; et si j'étais que vous, je lui achèterais, dès aujourd'hui, une belle garniture de diamants, ou de rubis, ou d'émeraudes.

M. GUILLAUME. Et moi, si j'étais en votre place, j'achèterais une belle

tenture de tapisserie de verdure, ou à personnaiges, que je ferais mettre à sa chambre pour lui réjouir l'esprit et la vue.

AMINTE. Pour moi, je ne ferais pas tant de façons; je la marierais fort bien, et le plus tôt que je pourrais, avec cette personne qui vous la fit, dit-on, demander il y a quelque temps.

LUCRÈCE. Et moi, je tiens que votre fille n'est point du tout propre pour le mariage. Elle est d'une complexion trop délicate et trop peu saine, et c'est la vouloir envoyer bientôt en l'autre monde que de l'exposer, comme elle est, à faire des enfans. Le monde n'est point du tout son fait; et je vous conseille de la mettre dans un couvent, où elle trouvera des divertissemens qui seront mieux de son humeur.

SGANARELLE. Tous ces conseils sont admirables, assurément; mais je les tiens un peu intéressés, et trouve que vous me conseillez fort bien pour vous. Vous êtes orfèvre, monsieur Josse; et votre conseil sent son homme qui a envie de se défaire de sa marchandise. Vous vendez des tapisseries, monsieur Guillaume, et vous avez la mine d'avoir quelque tenture qui vous incommode. Celui que vous aimez, ma voisine, a, dit-on, quelque inclination pour ma fille; et vous ne seriez pas fâchée de la voir la femme d'un autre. Et quant à vous, ma chère nièce, ce n'est pas mon dessein, comme on sait, de marier ma fille avec qui que ce soit, et j'ai mes raisons pour cela; mais le conseil que vous me donnez de la faire religieuse est d'une femme qui pourrait bien souhaiter charitablement d'être mon héritière universelle. Ainsi, messieurs et mesdames, quoique tous vos conseils soient les meilleurs du monde, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'en suive aucun. (Seul.) Voilà de mes donneurs de conseils à la mode.

SCÈNE II.

LUCINDE, SGANARELLE.

SGANARELLE. Ah! voilà ma fille qui prend l'air. Elle ne me voit pas. Elle soupire; elle lève les yeux au ciel. (A Lucinde.) Dieu vous gard! Bonjour, ma mie. Eh bien! qu'est-ce? Comme vous en va? Eh quoi! toujours triste et mélancolique comme cela! et tu ne veux pas me dire ce que tu as! Allons donc, découvre-moi ton petit cœur. Là, ma pauvre amie, dis, dis, dis tes petites pensées à ton petit papa mignon. Courage! veux-tu que je te baise? Viens. (A part.) J'enrage de la voir de cette humeur-là. (A Lucinde.) Mais, dis-moi, me veux-tu faire mourir de déplaisir? et ne puis-je savoir d'où vient cette grande langueur? Découvre-m'en la cause, et je te promets que je ferai toutes choses pour toi. Qui, tu n'as qu'à me dire le sujet de ta tristesse; je t'assure ici et te fais serment qu'il n'y a rien que je ne fasse pour te satisfaire; c'est tout dire. Est-ce que tu es jalouse de quelqu'une de tes compagnes que tu vois plus brave que toi? et serait-il quelque étoffe nouvelle dont tu voudrasses avoir un habit? Non. Est-ce que ta chambre ne te semble pas assez parée, et que tu souhaiterais quelque cabinet de la foire Saint-Laurent? Ce n'est pas cela. Aurais-tu envie d'apprendre quelque chose? Et veux-tu que je te donne un maître pour te montrer à jouer du clavecin? Nenni. Aimerais-tu quelqu'un, et souhaiterais-tu d'être mariée?

(Lucinde fait signe qu'oui.)

SCÈNE III.

SGANARELLE, LUCINDE, LISETTE.

LISETTE. Eh bien! monsieur, vous venez d'entretenir votre fille; avez-vous su la cause de sa mélancolie?

SGANARELLE. Non. C'est une coquine qui me fait enrager.

LISETTE. Monsieur, laissez-moi faire, je m'en vais la sonder un peu.

SGANARELLE. Il n'est pas nécessaire; et, puisqu'elle veut être de cette humeur, je suis d'avis qu'on l'y laisse.

LISETTE. Laissez-moi faire, vous dis-je; peut-être qu'elle se découvrira plus librement à moi qu'à vous. (A Lucinde.) Quoi! madame, vous ne nous direz point ce que vous avez, et vous voulez affliger ainsi tout le monde? Il me semble qu'on n'agit point comme vous faites, et que si vous avez quelque répugnance à vous expliquer à un père, vous n'en devez avoir aucune à me découvrir votre cœur. Dites-moi, souhaitez-vous quelque chose de lui? Il nous a dit plus d'une fois qu'il n'épargnerait rien pour vous contenter. Est-ce qu'il ne vous donne pas toute la liberté que vous souhaiteriez? et les promenades et les cadeaux ne tenteraient-ils point votre âme? Eh! avez-vous reçu quelque déplaisir de quelqu'un? Eh! n'auriez-vous point quelque secrète inclination avec qui vous souhaiteriez que votre père vous mariât? Ah! je vous entends,

voilà l'affaire. Que diable! pourquoi tant de façons? Monsieur, le mystère est découvert, et...

SGANARELLE. Va, fille ingrate, je ne te veux plus parler, et je te laisse dans ton obstination.

LUCINDE. Mon père, puisque vous voulez que je vous dise la chose...

SGANARELLE. Oui, je perds toute l'amitié que j'avais pour toi.

LISETTE. Monsieur, sa tristesse...

SGANARELLE. C'est une coquine qui me veut faire mourir.

LUCINDE. Mon père, je veux bien...

SGANARELLE. Ce n'est pas la récompense de l'avoir élevée comme j'ai fait.

LISETTE. Mais, monsieur...

SGANARELLE. Non, je suis contre elle dans une colère épouvantable.

LUCINDE. Mais, mon père...

SGANARELLE. Je n'ai plus aucune tendresse pour toi.

LISETTE. Mais...

SGANARELLE. C'est une friponne...

LUCINDE. Mais...

SGANARELLE. Une ingrate...

LISETTE. Mais...

SGANARELLE. Une coquine qui ne veut pas dire ce qu'elle a.

LISETTE. C'est un mari qu'elle veut.

SGANARELLE (faisant semblant de ne pas entendre). Je l'abandonne.

LISETTE. Un mari.

SGANARELLE. Je la déteste.

LISETTE. Un mari.

SGANARELLE. Et la renonce pour ma fille.

LISETTE. Un mari.

SGANARELLE. Non, ne m'en parlez point.

LISETTE. Un mari.

SGANARELLE. Ne m'en parlez point.

LISETTE. Un mari.

SGANARELLE. Ne m'en parlez point.

LISETTE. Un mari, un mari, un mari.

SCÈNE IV.

LUCINDE, LISETTE.

LISETTE. On dit bien vrai qu'il n'y a point de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre.

LUCINDE. Eh bien! Lisette, j'avais tort de cacher mon déplaisir, et je n'avais qu'à parler pour avoir tout ce que je souhaitais de mon père! Tu le vois.

LISETTE. Par ma foi, voilà un vilain homme; et je vous avoue que j'aurais un plaisir extrême à lui jouer quelque tour. Mais d'où vient donc, madame, que jusqu'ici vous m'avez caché votre mal?

LUCINDE. Hélas! de quoi m'aurait servi de te le découvrir plus tôt? et n'aurais-je pas autant gagné à le tenir caché toute ma vie? Crois-tu que je n'aie pas bien prévu tout ce que tu vois maintenant, que je ne susses pas à fond tous les sentimens de mon père, et que le refus qu'il a fait porter à celui qui m'a demandée par un ami n'ait pas étouffé dans mon âme toute sorte d'espoir?

LISETTE. Quoi! c'est cet inconnu qui vous a fait demander pour qui vous...

LUCINDE. Peut-être n'est-il pas honnête à une fille de s'expliquer si librement; mais enfin je l'avoue que, s'il m'était permis de vouloir quelque chose, ce serait lui que je voudrais. Nous n'avons eu ensemble aucune conversation, et sa bouche ne m'a point déclaré la passion qu'il a pour moi; mais dans tous les lieux où il m'a pu voir ses regards et ses actions m'ont toujours parlé si tendrement, et la demande qu'il a fait faire de moi m'a paru d'un si honnête homme, que mon cœur n'a pu s'empêcher d'être sensible à ses ardeurs; et cependant tu vois où la dureté de mon père réduit toute cette tendresse.

LISETTE. Allez, laissez-moi faire. Quelque sujet que j'aie de me plaindre de vous du secret que vous m'avez fait, je ne veux pas laisser de servir votre amour; et pourvu que vous ayez assez de résolution...

LUCINDE. Mais que veux-tu que je fasse contre l'autorité d'un père? et s'il est inexorable à mes vœux...

LISETTE. Allez, allez, il ne faut pas se laisser mener comme un oison; et, pourvu que l'honneur n'y soit pas offensé, on se peut libérer un peu de la tyrannie d'un père. Que prétend-il que vous fassiez? N'êtes-vous pas en âge d'être mariée, et croit-il que vous soyez de marbre? Allez,

encore un coup, je veux servir votre passion; je prends dès à présent sur moi tout le soin de ses intérêts, et vous verrez que je sais des détours... Mais je vois votre père. Rentrons, et me laissez agir.

SCÈNE V.

SGANARELLE.

Il est bon quelquefois de ne point faire semblant d'entendre les choses qu'on n'entend que trop bien; et j'ai fait sagement de parer la déclaration d'un désir que je ne suis pas résolu de contenter. A-t-on jamais rien vu de plus tyrannique que cette coutume où l'on veut assujettir les pères? rien de plus impertinent et de plus ridicule que d'amasser du bien avec de grands travaux, et d'élever une fille avec beaucoup de soin et de tendresse, pour se dépouiller de l'un et de l'autre entre les mains d'un homme qui ne nous touche de rien? Non, non; je me moque de cet usage, et je veux garder mon bien et ma fille pour moi.

SCÈNE VI.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE (courant sur le théâtre, et feignant de ne pas voir Sganarelle.) Ah! malheur! ah! disgrâce! Ah! pauvre seigneur Sganarelle! où pourrai-je te rencontrer?

SGANARELLE (à part). Que dit-elle là?

LISETTE (courant toujours). Ah! misérable père! que feras-tu quand tu sauras cette nouvelle?

SGANARELLE (à part). Que sera-ce?

LISETTE. Ma pauvre maîtresse!

SGANARELLE (à part). Je suis perdu!

LISETTE. Ah!

SGANARELLE (courant après Lisette). Lisette!

LISETTE. Quelle infortune!

SGANARELLE. Lisette!

LISETTE. Quel accident!

SGANARELLE. Lisette!

LISETTE. Quelle fatalité!

SGANARELLE. Lisette!

LISETTE (s'arrêtant). Ah! monsieur!...

SGANARELLE. Qu'est-ce?

LISETTE. Monsieur...

SGANARELLE. Qu'y a-t-il?

LISETTE. Votre fille...

SGANARELLE. Ah! ah!

LISETTE. Monsieur, ne pleurez donc point comme cela, car vous me feriez rire.

SGANARELLE. Dis donc vite.

LISETTE. Votre fille, toute saisie des paroles que vous lui avez dites, et de la colère effroyable où elle vous a vu contre elle, est montée vite dans sa chambre, et, pleine de désespoir, a ouvert la fenêtre qui regarde sur la rivière.

SGANARELLE. Eh bien!

LISETTE. Alors, levant les yeux au ciel: « Non, a-t-elle dit, il m'est impossible de vivre avec le courroux de mon père; et puisqu'il me renonce pour sa fille, je veux mourir. »

SGANARELLE. Elle s'est jetée?

LISETTE. Non, monsieur. Elle a fermé tout doucement la fenêtre, et s'est allée mettre sur son lit. Là elle s'est prise à pleurer amèrement; et tout d'un coup son visage a pâli, ses yeux se sont tournés, le cœur lui a manqué, et elle m'est demeurée entre les bras.

SGANARELLE. Ah! ma fille! elle est morte?

LISETTE. Non, monsieur. A force de la tourmenter, je l'ai fait revenir; mais cela lui reprend de moment en moment, et je crois qu'elle ne passera pas la journée.

SGANARELLE. Champagne! Champagne! Champagne!

SCÈNE VII.

SGANARELLE, CHAMPAGNE, LISETTE.

SGANARELLE. Vite, qu'on m'aille querir des médecins, et en quantité. On n'en peut trop avoir dans une pareille aventure. Ah! ma fille! ma pauvre fille!

SCÈNE VIII.

PREMIÈRE ENTRÉE.

(Champagne, valet de Sganarelle, frappe, en dansant, aux portes de quatre médecins.)

SCÈNE IX.

(Les quatre médecins dansent et entrent avec cérémonie chez Sganarelle.)

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE. Que voulez-vous donc faire, monsieur, de quatre médecins? N'est-ce pas assez d'un pour tuer une personne!

SGANARELLE. Taisez-vous. Quatre conseils valent mieux qu'un.

LISETTE. Est-ce que votre fille ne peut pas bien mourir sans le secours de ces messieurs-là?

SGANARELLE. Est-ce que les médecins font mourir?

LISETTE. Sans doute; et j'ai connu un homme qui prouvait, par de bonnes raisons, qu'il ne faut jamais dire: Une telle personne est morte d'une fièvre ou d'une fluxion sur la poitrine; mais elle est morte de quatre médecins et de deux apothicaires.

SGANARELLE. Chut! n'offensez pas ces messieurs-là.

LISETTE. Ma foi, monsieur, notre chat est réchappé depuis peu d'un saut qu'il fit du haut de la maison dans la rue, et il fut trois jours sans manger et sans pouvoir remuer ni pied ni patte; mais il est bien heureux de ce qu'il n'y a point de chats médecins, car ses affaires étaient faites, et ils n'auraient point manqué de le purger et de le saigner.

SGANARELLE. Voulez-vous vous taire? vous dis-je! Mais voyez quelle impertinence! Les voici.

LISETTE. Prenez garde, vous allez être bien édifié. Ils vous diront en latin que votre fille est malade.

SCÈNE II.

MM. TOMÈS, DESFONANDRÈS, MACROTON, BAHIS, SGANARELLE,

LISETTE.

SGANARELLE. Eh bien! messieurs?

M. TOMÈS. Nous avons vu suffisamment la malade, et sans doute qu'il y a beaucoup d'impuretés en elle.

SGANARELLE. Ma fille est impure!
TOMÈS. Je veux dire qu'il y a beaucoup d'impuretés dans son corps, quantité d'humeurs corrompues.

SGANARELLE. Ah! je vous entends.

M. TOMÈS. Mais... Nous allons consulter ensemble.

SGANARELLE. Allons, faites donner des sièges.

LISELLE (à M. Tomès). Ah! monsieur, vous en êtes!

SGANARELLE (à Lisette). De quoi donc connaissez-vous monsieur?

LISELLE. De l'avoir vu l'autre jour chez la bonne amie de madame votre nièce.

M. TOMÈS. Comment se porte son cocher?

LISELLE. Fort bien. Il est mort.

M. TOMÈS. Mort?

LISELLE. Oui.

M. TOMÈS. Cela ne se peut.

LISELLE. Je ne sais pas si cela se peut, mais je sais bien que cela est.

M. TOMÈS. Il ne peut pas être mort, vous dis-je.

LISELLE. Et moi, je vous dis qu'il est mort et enterré.

M. TOMÈS. Vous vous trompez.

LISELLE. Je l'ai vu.

M. TOMÈS. Cela est impossible. Hippocrate dit que ces sortes de maladies ne se terminent qu'au quatorze ou au vingt-un; et il n'y que six jours qu'il est tombé malade.

LISELLE. Hippocrate dira ce qu'il lui plaira; mais le cocher est mort.

SGANARELLE. Paix, discoureuse! Allons, sortons d'ici. Messieurs, je vous supplie de consulter de la bonne manière. Quoique ce ne soit pas la coutume de payer auparavant, toutefois, de peur que je l'oublie, et afin que ce soit une affaire faite, voici...

Il leur donne de l'argent, et chacun en le recevant fait un geste différent.)

SCÈNE III.

MM. DESFONANDRÈS, TOMÈS, MACROTON, BAHIS.

(Ils s'asseyent et toussent.)

M. DESFONANDRÈS. Paris est étrangement grand, et il faut faire de longs trajets quand la pratique donne un peu.

M. TOMÈS. Il faut avouer que j'ai une mule admirable pour cela, et qu'on a peine à croire le chemin que je lui fais faire tous les jours.

M. DESFONANDRÈS. J'ai un cheval merveilleux, et c'est un animal infatigable.

M. TOMÈS. Savez-vous le chemin que ma mule a fait aujourd'hui? J'ai été premièrement tout contre l'Arsenal; de l'Arsenal au bout du faubourg Saint-Germain; du faubourg Saint-Germain au fond du Marais; du fond du Marais à la porte Saint-Honoré; de la porte Saint-Honoré au faubourg Saint-Jacques; du faubourg Saint-Jacques à la porte de Richelieu; de la porte de Richelieu ici; et d'ici je dois aller encore à la Place-Royale.

M. DESFONANDRÈS. Mon cheval a fait tout cela aujourd'hui; et de plus, j'ai été à Ruel voir un malade.

M. TOMÈS. Mais, à propos, quel parti prenez-vous dans la querelle des deux médecins Théophraste et Artémis? car c'est une affaire qui partage tout notre corps.

M. DESFONANDRÈS. Moi, je suis pour Artémis.

M. TOMÈS. Et moi aussi. Ce n'est pas que son avis, comme on a vu, n'ait tué le malade, et que celui de Théophraste ne fût beaucoup meilleur assurément; mais enfin il a tort dans les circonstances, et ne devait pas être d'un autre avis que son ancien. Qu'en dites-vous?

M. DESFONANDRÈS. Sans doute, il faut toujours garder les formalités, quoi qu'il puisse arriver.

M. TOMÈS. Pour moi, je suis sévère en diable, à moins que ce soit entre amis; et l'on nous assembla un jour, trois de nous autres, avec un médecin de dehors, pour une consultation où j'arrêtai toute l'affaire et ne voulus point endurer qu'on opinât si les choses n'allaient dans l'ordre. Les gens de la maison faisaient ce qu'il pouvaient, et la maladie pressait; mais je n'en voulus point déborder, et la malade mourut bravement pendant cette contestation.

M. DESFONANDRÈS. C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre, et de leur montrer leur bec jaune.

M. TOMÈS. Un homme mort n'est qu'un homme mort, et ne fait point de conséquence; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des médecins.

SCÈNE IV.

SGANARELLE, MM. TOMÈS, DESFONANDRÈS, MACROTON, BAHIS.

SGANARELLE. Messieurs, l'oppression de ma fille augmente; je vous prie de me dire vite ce que vous avez résolu.

M. TOMÈS (à M. Desfonandrès). Allons, monsieur.

M. DESFONANDRÈS. Non, monsieur, parlez, s'il vous plaît.

M. TOMÈS. Vous vous moquez.

M. DESFONANDRÈS. Je ne parlerai pas le premier.

M. TOMÈS. Monsieur...

M. DESFONANDRÈS. Monsieur...

SGANARELLE. Eh, de grâce, messieurs! laissez toutes ces cérémonies, et songez que les choses pressent.

(Ils parlent tous quatre à la fois.)

M. TOMÈS. La maladie de votre fille...

M. DESFONANDRÈS. L'avis de tous ces messieurs, tous ensemble...

M. MACROTON. A-près a-voir bien con-sul-té...

M. BAHIS. Pour raisonner...

SGANARELLE. Eh, messieurs, parlez l'un après l'autre, de grâce.

M. TOMÈS. Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre fille; et mon avis, à moi, est que cela procède d'une grande chaleur de sang: ainsi je conclus à la saigner le plus tôt que vous pourrez.

M. DESFONANDRÈS. Et moi, je dis que sa maladie est une pourriture d'humeurs causée par une trop grande réplétion: ainsi je conclus à lui donner de l'émétique.

M. TOMÈS. Je soutiens que l'émétique la tuera.

M. DESFONANDRÈS. Et moi, que la saignée la fera mourir.

M. TOMÈS. C'est bien à vous de faire l'habile homme!

M. DESFONANDRÈS. Oui, c'est à moi; et je vous prêterai le collet en tout genre d'érudition.

M. TOMÈS. Souvenez-vous de l'homme que vous fîtes crever ces jours passés.

M. DESFONANDRÈS. Souvenez-vous de la dame que vous envoyée en l'autre monde il a trois jours.

M. TOMÈS (à Sganarelle). Je vous ai dit mon avis.

M. DESFONANDRÈS (à Sganarelle). Je vous ai dit ma pensée.

M. TOMÈS. Si vous ne faites saigner tout à l'heure votre fille, c'est une personne morte.

(Il sort.)

M. DESFONANDRÈS. Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart d'heure.

(Il sort.)

SCÈNE V.

SGANARELLE, MM. MACROTON, BAHIS.

SGANARELLE. A qui croire des deux? et quelle résolution prendre sur des avis si opposés? Messieurs, je vous conjure de déterminer mon esprit, et de me dire sans passion ce que vous croyez le plus propre à soulager ma fille.

M. MACROTON. Mon-si-eur, dans ces ma-tiè-res-là, il faut pro-cé-der a-vec-que cir-cons-pec-tion, et ne ri-en fai-re, com-me on dit à la vo-lée, d'au-tant que les fau-tes qu'on y peut fai-re sont, se-lon no-tre ma-tiè-re Hip-po-cra-te, d'une dan-ge-reu-se con-sé-quen-ce.

M. BAHIS (bredouillant). Il est vrai; il faut bien prendre garde à ce qu'on fait, car ce ne sont point ici des jeux d'enfants; et, quand on a failli il n'est pas aisé de réparer le manquement et de rétablir ce qu'on a gâté. *Experimentum periculosum*. C'est pourquoi il s'agit de raisonner auparavant comme il faut, de peser mûrement les choses, de regarder le tempérament des gens, d'examiner les causes de la maladie, et de voir les remèdes qu'on y doit apporter.

SGANARELLE (à part). L'un va en tortue et l'autre court la poste.

M. MACROTON. Or, mon-si-eur, pour ve-nir au fait, je trouve que vô-tre fil-le a u-ne ma-la-die chro-ni-que, et qu'el-le peut pé-ri-cli-ter si on ne lui don-ne du se-cours, d'au-tant que les symp-tô-mes qu'el-le a sont in-di-ca-tifs d'u-ne va-peur fu-li-gi-neu-se et mor-di-can-te qui lui pi-co-te les mem-branes du cer-veau. Or, cette va-peur, que nous nom-mons en grec *atmos*, est cau-sée par des hu-meurs pu-tri-des, te-na-ces, con-glu-ti-neu-ses, qui sont con-te-nues dans le bas-ven-tre.

M. BAHIS. Et comme ces humeurs ont été là engendrées par une longue succession de temps, elles s'y sont recuites, et ont acquis cette malignité qui fume vers la région du cerveau.

M. MACROTON. Si bien donc que, pour ti-rer, dé-ta-cher, ar-ra-cher, ex-pul-ser, e-va-cu-er les-di-tes hu-meurs, il fau-dra u-ne pur-ga-tion vi-gou-reu-se. Mais, au pré-a-la-ble, je trou-ve à pro-pos, et il n'y a pas d'in-con-vé-nient, d'u-ser de pe-tits re-mè-des a-no-dins, c'est-à-dire de pe-tits la-ve-ments ré-mol-lients et dé-ter-sifs, de ju-leps et de si-rops ra-frai-chis-sants qu'on mè-le-ra dans sa ti-sa-ne.

M. BAHIS. Après, nous en viendrons à la purgation et à la saignée, que nous réitérerons s'il en est besoin.



Je la déteste. — ACTE I, SCÈNE III.

M. MACROTON. Ce n'est pas qu'a-vec tout ce-la vo-tre fil-le ne puis se mourir; mais au moins vous au-rez fait quel-que chose, et vous au-rez la con-so-la-ti-on qu'el-le se-ra mor-te dans les for-mes.

M. BAHIS. Il vaut mieux mourir selon les règles que de réchapper contre les règles.

M. MACROTON. Nous vous di-sont sin-cè-re-ment no-tre pen-sée.

M. BAHIS. Et vous avons parlé comme nous parlerions à notre propre frère.

SGANARELLE (à M. Macroton, en allongeant ses mots). Je vous rends très-hum-bles grâ-ces. (A M. Bahis, en bredouillant.) Et vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise.

SCÈNE VI.

SGANARELLE.

Me voilà justement un peu plus incertain que je n'étais auparavant. Morbleu! il me vient une fantaisie. Il faut que j'aille acheter de l'orvi-

tan et que je lui en fasse prendre: l'orviétan est un remède dont beaucoup de gens se sont bien trouvés. Holà!

SCÈNE VII.

SGANARELLE, UN OPÉRATEUR.

SGANARELLE. Monsieur, je vous prie de me donner une boîte de votre orviétan, que je m'en vais vous payer.

L'OPÉRATEUR chante.

L'or de tous les climats qu'entoure l'Océan

Peut-il jamais payer ce secret d'importance?

Mon remède guérit par sa rare excellence

Plus de maux qu'on n'en peut nombrer dans tout un an.

La gale,

La rogne,

La teigne,

La fièvre,

La peste,

La goutte,

Vérole,

Descente,

Rougeole.

O grande puissance

De l'orviétan!

SGANARELLE. Monsieur, je crois que tout l'or du monde n'est pas capable de payer votre remède; mais pourtant voici une pièce de trente sous que vous prendrez, s'il vous plaît.

L'OPÉRATEUR chante.

Admirez mes bontés, et le peu qu'on vous vend

Ce trésor merveilleux que ma main vous dispense.

Vous pouvez avec lui braver en assurance

Tous les maux que sur nous l'ire du ciel répand:

La gale,

La rogne,

La teigne,

La fièvre,

La peste,

La goutte,

Vérole,

Descente,

Rougeole.

O grande puissance

De l'orviétan!

SCÈNE VIII.

(Plusieurs Trivelins et plusieurs Scaramouches, valets de l'opérateur, se réjouissent en dansant.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MM. FILERIN, TOMÈS, DESFONANDRÈS.

M. FILERIN. N'avez-vous point de honte, messieurs, de montrer si peu de prudence, pour des gens de votre âge, et de vous être querellés comme de jeunes étourdis? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces sortes de querelles nous font parmi le monde? et n'est-ce pas assez que les